

Bulletin d'histoire politique

Pierre Falardeau, ici et ailleurs

Sylvain Garel



Volume 19, numéro 1, automne 2010

Le cinéma politique de Pierre Falardeau

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1056012ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1056012ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique

VLB Éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Garel, S. (2010). Pierre Falardeau, ici et ailleurs. *Bulletin d'histoire politique*, 19(1), 55–57. <https://doi.org/10.7202/1056012ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Pierre Falardeau, ici et ailleurs

SYLVAIN GAREL
Historien du cinéma québécois
Université de Paris VII

Quand j'ai commencé à m'intéresser sérieusement à la cinématographie québécoise, à la fin des années 1980, Pierre était encore un cinéaste largement méconnu. Il n'avait alors à son actif que des courts métrages militants, réalisés le plus souvent en vidéo avec son vieux copain Julien Poulin.

Recherchant des films pour la première édition du Festival du cinéma québécois de Blois (1991), je découvre *Le party*, le premier long métrage de Pierre qui est aussi mon premier contact avec son œuvre. Je suis tout de suite séduit par l'humanité qui se dégage de ce film et de ces attachants personnages. Son engagement, à une époque où il est devenu rare, ici comme ailleurs, m'enchanté aussi. Je retiens immédiatement *Le party* dans ma sélection et souhaite rencontrer son auteur. Je ne suis pas déçu.

Le cinéaste ressemble à son film : humain, engagé, cultivé, déterminé. Tout ce que j'aime. En ayant appris davantage sur la genèse du *Party* et la trajectoire de son scénariste, l'ancien felquiste Francis Simard (une autre rencontre déterminante), je décide d'inviter les deux complices au premier Festival de Blois.

Lors du dîner d'ouverture qui se déroule dans le magnifique château de la ville, Pierre et Francis sont assis à la table d'honneur où dîne également Charles Denis, le président de la SOGIC, le principal bailleur de fonds de la manifestation. J'apprends le lendemain, avec un mélange de stupéfaction et de crainte, que Charles Denis était un proche collaborateur de Robert Bourassa au moment où Francis et ses amis enlevaient puis assassinaient Pierre Laporte.

Au-delà de cette anecdote sans conséquences, *Le Party* fut très apprécié par les festivaliers, mais la sortie du film en France fut un échec. Ce ne sera malheureusement pas le dernier. L'année suivante, Pierre est de nouveau à Blois. Il est cette fois accompagnée par sa compagne des bons et des mauvais jours, Manon Leriche (confirmant que « derrière tout grand homme,

il y a une femme»), Ensemble, ils ont réalisé *Le steak*, un excellent long métrage documentaire sur l'itinéraire du boxeur Gaëtan Hart. Si l'année 1993 est une année blanche, concernant Pierre, il fait un grand retour lors de la quatrième édition, avec un court métrage détonnant, le célèbre *Temps des bouffons* sur lequel je reviendrai un peu plus loin. C'est donc en habitué et en ami du Festival de Blois que Pierre vient présenter *Octobre* en 1995.

Le film, inspiré du livre de Francis Simard, *Pour en finir avec Octobre*, reçoit la Salamandre d'or, le prix du public de la manifestation. S'il remporte un succès considérable auprès des festivaliers, le film n'aura, lui aussi, aucun succès en France lors de sa sortie commerciale.

À l'occasion de la présentation de ce film, je comprends que les événements de l'automne 1970 sont loin d'être « digérés » par la classe politique québécoise. Comme la même année je présente un hommage à Michel Brault avec l'incontournable *Les ordres*, et qu'un documentaire produit la même année, *La liberté en colère* de Jean-Daniel Lafond, revient sur cet épisode historique controversé, j'ai l'idée d'organiser une rétrospective intitulée : *Octobre 25 ans après*. À ma grande surprise, alors que les dirigeants de la SOGIC, proches des libéraux, m'avaient toujours laissé carte blanche dans ma sélection (sauf une remarque très déplacée sur l'inutilité d'inviter des autochtones), les responsables de la nouvelle SODEC, proches du Parti québécois qui venait de revenir au pouvoir, me somment de renoncer à ce projet.

Un douloureux compromis sera trouvé : les films sur Octobre seront présentés mais sans intitulé commun. J'ai toujours pensé que ce bras de fer a pesé lourd dans l'arrêt de la manifestation l'année suivante, décidé par la SODEC. C'est également ce conflit qui m'a conduit à préparer un doctorat à la Sorbonne sur le FLQ dans la cinématographie québécoise.

Toutes ces années, lors de mes nombreux déplacements à Montréal, presque à chaque séjour, je rencontre Pierre pour parler cinéma et surtout politique. Je me rends compte que nous partageons beaucoup de combats et d'engagements communs. La seule divergence dont j'ai le souvenir, c'est son refus de soutenir les luttes des autochtones au Québec.

Parallèlement, j'enseigne le cinéma québécois à l'Université Paris VII. Une activité que je poursuis encore aujourd'hui avec grand plaisir. Chaque année, je m'arrête sur l'œuvre de Pierre. Généralement, je présente trois films de ce grand cinéaste : l'ouverture d'*Octobre* (que je ne peux malheureusement pas montrer en entier par faute de temps), *Le temps des bouffons* et *Speak White*. Les deux courts-métrages suscitent toujours les mêmes réactions chez ces étudiants français (et parfois étrangers) qui se spécialisent dans le documentaire : ils sont littéralement estomaqués par la virulence et la limpidité du propos. Beaucoup m'ont demandé de leur prêter mes cassettes, afin d'en faire des copies.

J'ai, pour ma part, une tendresse particulière pour *Speak White*. À chaque fois que je présente ce montage d'images fixes illustrant le fameux poème éponyme de Michèle Lalonde à mes étudiants, je ressens une profonde émotion. En particulier lorsqu'apparaissent les images d'une petite fille dans une usine. Je n'ai jamais compris exactement pour quelles raisons les larmes me montaient aux yeux à ces moments. Mais c'est ainsi.

En décembre 2009, lors de mon dernier cours, à l'issue de la présentation de ce chef-d'œuvre du cinéma politique, j'ai, pour la première fois, fondu en larmes devant mes étudiants. Comprenant, à ce moment-là, que je ne reverrai plus jamais Pierre, qu'il ne ferait jamais plus de films, qu'il n'écrirait plus jamais de pamphlets, qu'il ne hurlerait plus jamais contre les injustices de notre monde... Qu'il manquerait tant au Québec et aux Québécois. Qu'il me manquerait tant...